

Abeille de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS, LAZARUS, 1914

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRÉSIDENT
MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant
Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville
Entered at the Post Office of New Orleans as
Second Class Matter

Pour les petites annonces de
mariages, ventes, locations, etc., qui se
font au prix réduit de 5 sous la
ligne, voir une autre page de journal.

L'Abeille est en vente au ki-
losque de journaux du "Times
Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Op-
ticien, Successeur de E. & L.
Claudel, 918 Rue du Canal,
Nouvelle-Orléans, Lae.

Mardi, 15 septembre 1914.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h du matin...	80	24
Midi	86	27
3 p. m.	86	27
6 p. m.	84	26

Le Voyage des Réservistes

Recit intéressant de la tra-
versée du "Rochem-
beau."

Alertes en Mer. — Le grand
paquebot se fait "vaisseau-
fantôme." — L'arrivée au Ha-
vre. — Soldats anglais. — Pri-
sonniers allemands. — La "Ville
Lumière" est méconnaissable.

Correspondance Spéciale de l'Abeille
L'Abeille a reçu de M. Pierre
Müller, journaliste parisien, qui
avait fait partie de la rédaction
de ce journal pendant quelques
semaines, et qui est retourné en
France rejoindre son régiment,
la lettre (datée de Paris 29
août) que nous publions ci-
après. M. Müller est parti de la
Nouvelle-Orléans, au commence-
ment du mois d'août, avec un
groupe de réservistes, parmi les-
quels M. Albert Gourand, un de
nos rédacteurs, et M. René La-
croix, jeune commerçant bien
connu.

"Vous le savez, dit M. Müller,
nous avons été retenus à New-
York huit longs jours. Enfin, le
15 à midi et demie nous avons
quitté l'Amérique à bord du "Ro-
chembeau." A la sortie du por-
t de New-York un croiseur amé-
ricain nous fait stopper, et dé-
tache à notre bord un jeune of-
ficier à la figure énergique et
hâlé par la mer. Enfin, nous
sommes dans les eaux libres de
l'océan et filons de nos dix-neuf
nœuds, vers la France. Mais ce
n'est pas sans précautions, car,
nous dit le commandant, bien
qu'il y ait eu alors des na-
vires de guerre anglais, nous
sommes à la merci d'une rencon-
tre avec le "Karlsruhe" ou avec

le "Dresden" qui, invisibles, mais
menaçants, croisent dans les pa-
rages. Aussi, le soir, est-ce sans
lumière que nous marchons, et
tous les sabords sont-ils aveu-
glés.

Filant ainsi dans la nuit, toute
lumière éteinte, le "Rochem-
beau" semble un immense vais-
seau fantôme, et l'émotion s'ac-
croît lorsque, principalement le
long du banc de Terre-Neuve,
un épais brouillard nous entoure.
Nous allons toujours cependant,
et comme la mer est assez clé-
mente, elle ne nous a guère rou-
lés et tangés que deux jours,
tout le monde à bord est joyeux.

Les passagers ne sont pas les
voyageurs ordinaires des grands
paquebots, et il y a parmi nous
quelques numéros qu'il me faut
vous raconter. L'un, un camelot
de Paris, un vrai, authentique
"parigot", de boulevard n'a pas
cessé de toute la traversée d'en-
tretien la bonne humeur en
vendant d'imaginaires camelottes
aux badauds qu'il amassait au-
tour de lui, et qu'il faisait litté-
ralement tordre de rire avec ses
boniments.

"Un autre, ancien clairon, s'é-
tait fabriqué une invraisemblable
trompette avec un tuyau de
caoutchouc long d'un mètre, et
bout duquel il avait fixé un en-
tonnoir de ferblanc et une em-
bouture de vrai clairon. Il ti-
rait de cet assemblage hétéro-
clite des sons extraordinaires,
sonnant le réveil, la soupe et le
Marseillaise tour à tour. If a fait
bonne humeur que tous, nous re-
intégra mes carabines, admira-
nt, en passant sur le pont, les
projections lancées sur la mer et
dans le ciel par nos torpilleurs.

"Le matin du lundi 21, nous
entrions au Havre.
"Quelle désolation sur ces
quais, ordinairement si animés!
Des femmes des enfants, quel-
ques hommes d'aspect peu valide,
et de rares soldats. Par contre,
de nombreux anglais en uni-
forme, qui à pied, qui à cheval.
Un tour en ville nous prouve
que la nouvelle regagne par le "Ro-
chembeau" du débarquement en
France de 300,000 Anglais doit
être exacte, car les rues et les
cafés, les voitures en regorgent.

"Nous ne pouvons songer à té-
léphoner à Paris, quant à télé-
graphier, il faudrait aller faire
viser son télégramme par le com-
missaire de police. Tant pis, on
prend le train de 11 heures, nous
arriverons chez nos parents à
l'improviste.

"Notre train emporta plusieurs
centaines de soldats anglais, tous
chantant et riant! Où est-il leur
flegme britannique?
"Avec le soleil qui brille, dans
la jolie campagne normande, ces
soldats, les nôtres, les mille dra-
peaux pendus et agités partout,
les fleurs qu'on jette aux ré-
servistes et aux militaires en
uniforme, cette première vision
de la France, après une absence
de trois mois, nous semble une
féerie. Mais bientôt, un convoi
de blessés, le bras en écharpe,
la tête enfouie sous les panse-
ments, nous rappelle à la réalité.
Et cependant, eux aussi, comme
la campagne, semblent en fête,
ils chantent, ils agitent des dra-
peaux pris aux Allemands, et cri-
ent "Vive la France, Hurrah pour
l'Angleterre!"

"Dans le dernier wagon de no-
tre train, le spectacle est plus lu-
gubre: couchés dans paille, l'air
misérable, dix prisonniers alle-
mands sont là, gardés par quatre
lignards. Ils sont là, vaincus, et
nul dans la foule qui les regarde
aura pour eux autre chose qu'un
mot de pitié.

sa direction chaque fois qu'il
passait à proximité d'un autre
navire.

"Enfin donc le 23 nous passons
devant les îles Scilly, et peu
après, un croiseur anglais nous
arrête, et parle longuement, par
signaux, avec nous. La route se
poursuit, le jour, resplendissant
de soleil; et merveilleuse, la nuit,
des myriades de méduses, qui
d'argonautes phosphorescents, qui
illuminent l'eau tout autour de
notre coque.

"En chemin, nous rencontrons
les traditionnels marabouts ca-
brioleurs, et même un cachalot,
qui lance en notre honneur un
immense jet d'eau en l'air.

"Dans la Manche, trois torpil-
leurs et deux cuirassés français
nous approchent, vers midi. C'est
un spectacle admirable, tous les
marins rangés en lignes le long
des bastings, agitent vers nous
leurs bécots et chantent la "Mar-
seillaise". Nul de nous ne songe
au déjeuner qui nous attend et
refroidit.

"C'était la veille de l'arrivée,
le soir, après un dîner pantan-
gruelique offert par le "Rochem-
beau", nous fûmes invités, une
femme et moi, à trinquer avec
deux joyeux compagnons de Rou-
baix qui allaient rejoindre leur
corps. L'ami René Lacroix était
là, et nous nous tîmes tête, mu-
tuellement, au cours des copie-
uses libations de champagne,
jetant à la mer par le hublot, les
cadavres des Mumm et des Moët
et Chandon. Aussi, est ce de fort
bonne humeur que tous, nous re-
intégra mes carabines, admira-
nt, en passant sur le pont, les
projections lancées sur la mer et
dans le ciel par nos torpilleurs.

"Que ne puis-je, sans deman-
der rien à personne, aller rejoin-
dre un de mes frères, qui est en
train de se battre, lui, depuis
vingt-cinq jours, au nord d'Ar-
ras!

"Les nouvelles précises sont
rares, mais il nous en parvient
tout de même, et d'excellentes.
Nos pertes surtout, sont beau-
coup moins grosses que celles de
l'ennemi. J'ai rencontré, hier,
avec ma femme, des hommes, une
vingtaine, qui revenaient de
Mullehouse — que nous avons re-
prise. Tous étaient heureux de
retourner au feu. Ils nous ont
raconté les horreurs qu'ils
avaient vues. Des tranchées rem-
plies de cadavres allemands.
Leur régiment, à eux, n'avait eu
que deux hommes et cinq che-
vaux tués, car les obus alle-
mands, peu meurtriers quand ils
éclatent, tombent souvent et s'en-
foncent en terre sans effet. L'un
officier allemand fait prisonnier,
dit en français: "Votre canon
de 75 est terrible, on ne devrait
pas avoir le droit de se servir
d'une arme aussi épouvantable!"
Et en effet, nos obus de 75, qui
éclatent à deux ou trois mètres
au-dessus de but visé, divalent
une mitraille à laquelle rien ne
résiste.

"Nous avançons en Alsace et
pénetrons sans difficulté, dans le
Nord, le choc formidable des
troupes du Kaiser. Anglais et
Belges font merveilles, et la vic-
toire ne semble pas douteuse.

"Sur mer, les prises de batons
allemands ne cessent guère, et
sont si productives, qu'on a fini
par faire, dans les journaux, une
rubrique spéciale, intitulée: "La
cueillette", où toutes les cap-
tures sont relatées.

"Ici, toutes les troupes sont
parties. L'appel aux armes a été
bien entendu, on y a répondu
avec tant d'enthousiasme, qu'un
"y a trop de soldats!" On en
trouvait du front dans leurs
foyers, pour qu'ils aident un peu
les femmes restées avec des en-
fants.

"Notre train met dix heures à
franchir les 230 kilomètres sépa-
rant le Havre de Paris. Enfin
nous arrivons à 10 heures du
soir, dans la "Ville Lumière" au-
jourd'hui déserte.

"Vous ne reconnaîtrez plus
votre vieux Paris. Seuls, de rares
taxis en sillonnent les rues, aus-
sôt assiégés et envahis. Sur les
trottoirs, il n'y a que les con-
cierges — et encore, les vieux,
avec leurs familles, qui potinent.
Ce sont eux que paraissent les
meilleurs renseignés, car ils ne sont
jamais à court de nouvelles. Mais
s'ils fallait en croire ce qu'ils ra-
content, il n'y aurait plus un Al-
lemand vivant sur la ligne de
feu, et les Russes seraient à vingt
kilomètres de Berlin!

"Nos familles, heureuses et
surprises de nous voir, jettent les
bras au ciel plus autour de nos
cou. Elles étaient fort inquiète,
ayant appris par l'Abeille notre
départ sur le "Rochembeau", et
ne sachant pas encore l'arrivée
du navire à bon port.

"Devant ces innombrables morts
d'aujourd'hui et de demain, la
pensée va à des disparus d'hier
dont on souffre de ne plus enten-
dre la voix, de ne plus lire les
écrits: à ces entêtés du souve-
nir, à ces fidèles de la revanche,
à ces ressassés héroïques d'une
idée fixe, Paul Déroutède et
Jules Claretie. Quelles paroles
enflammées ils diraient mainte-
nant à un Destin injuste ne les
avait couchés dans la tombe
avant que l'aurore se lève sur
les succès de nos soldats, avant
que le drapeau aux trois cou-
leurs soit acclamé au pays de
Hansi.

La lassitude parfois vous pren-
drait à lire certains articles d'un
chauvinisme ardent, à écouter
les patriotiques discours de
Champigny ou de Buzenval. En-
fin, à une idéologie socialiste, à
une unification souhaitable des
penseurs de toutes nations, on
songeait à une ère possible de
paix universelle. On recommen-
çait à supposer les Etats-Unis
d'Europe dont avait rêvé Victor
Hugo, on s'imaginait que tous les
différends se pourraient régler
devant le tribunal de la Haye, et
on invitait les Monichois, et on
allait exposer à Leipzig, et nos
marchands de tableaux se félici-
taient de leur clientèle allemande.
Aussi souriait-on avec un peu de
scepticisme de l'ancien reporter
de 1870 qui, après quarante ans,
pérorait encore aux champs de
bataille, de l'ancien combattant
de 1870 qui n'avait pas oublié, lui
non plus, et, comme Jules Ferry,
contemplant toujours la ligne
verte des Vosges, l'obsession
qu'ils ressentaient, la hantise
qu'ils subissaient, nous les trou-
vions lassantes, fastidieuses, mo-
notones. Cependant ils avaient
raison, et c'est pourquoi nous re-
grettons tant à l'heure présente
la plume échappée aux doigts
glacés du journaliste, la grande
voix qui s'est tue du fondateur de
la Ligue des patriotes.

"Oui, ils avaient raison, et, pour
s'en convaincre, il suffit de relire
ce volume de Jules Claretie: Quar-
ante ans après, ce volume dont

certains phrases se détachent
comme des avertissements, comme
des prévisions:
— La jeune Allemagne, puis-
sante et orgueilleuse, rêve de de-
venir encore la plus grande Alle-
magne.
— Ce souverain peut tout, au
moins dans notre imagination, et
il incarne pour nous le péril; il
représente à volonté ou la guerre
ou la paix, la paix utile aux
hommes et chère aux mères, de
tous pays, ou la guerre dévasta-
trice, faucheuse d'hommes, bu-
veuse de sang.
Il suffit aussi de rechercher
dans les feuilles qui en ont donné
le compte rendu les commémora-
tions d'anniversaires ou Déroutè-
de, jusqu'à son dernier souffle,
à clamé la revanche.

Au milieu de nos crises inté-
rieures, de nos faits-divers tragi-
ques, de notre politiquerie de
sectaires, de nos dissensions per-
pétuelles, on ne regardait plus
par delà la frontière; et lorsqu'un
incident se produisait, on faisait
acte loyal, on "rendait le zeppe-
lin", comme le remarquait Herr
doctor Max Nordau, un soir que
nous fûmes, dans un banquet
présidé par un ministre français,
la croix donnée à un peintre al-
lemand, portraitiste du Kaiser.

On voisinait ainsi avec nos
pires ennemis, et tout à coup Cla-
retie revenait de là-bas, d'une vi-
sité à l'ossuaire de Mars-la-Tour
(qu'ils ont bombardé l'autre se-
maine), où Déroutède agonisant
se faisait porter au monument de
Champigny; alors, un instant,
une grande ombre ensanglantée
voilàit le ciel, on revivait l'An-
née terrible, des espérances ou-
vraient leurs ailes...
Oui, ils avaient raison, l'écri-
vain et l'orateur, de vouloir se
souvenir toujours, quand même,
ils savaient, eux, que l'aigle teu-
ton voulait encore fondre sur
l'abouette de France. Comme ils
seraient joyeux, les chers dispa-
rus, de claironner nos premières
victoires!

Ils avaient raison

MAURICE GUILLEMOU.

MAURICE GUILLEMOU.

Lettres de Combattants

Extrait d'une lettre d'un fan-
tassin en route pour la Belgique:

"Aujourd'hui, nous avons fait
séjour; en d'autres termes, nous
sommes restés dans le village où
nous étions arrivés hier.
Un grand nombre d'officiers et
de soldats sont allés à la messe.
Les officiers avaient pris place
dans le chœur. Il y en avait par-
mi eux dont les sentiments reli-
gieux sont connus. Il y en avait
d'autres aussi. Et de même par-
mi les soldats. Ce matin, une
même foi les réunissait.
Ils priaient. Le prêtre, après
l'Evangile, dit le "Pater noster" et
l'"Ave Maria". Les officiers et
les soldats répondirent. Mais
beaucoup avaient oublié le texte
des prières. Ils répétaient après
les autres les mots qu'ils avaient
entendus.
Le doyen a distribué des mé-
dailles aux soldats. Ceux qui n'é-
taient pas là au moment de la dis-
tribution se sont rendus dans l'a-
près-midi à la sacristie pour en
demander. Ils s'y sont rendus en
groupes. Tous d'ailleurs portent
des médailles, pendues au cou par
un cordon, même ceux qui, pen-
dant la marche, tiennent les pro-
pos les plus saés. Et dans les
lettres qu'ils reçoivent, ils trou-
vent d'autres médailles fixées au
papier de la lettre par des tim-
bres.

peu à peu. Cette rencontre inattendue, un dé-
goût subit pour le beau Gutchtal, remplacèrent
si rapidement l'attente des caresses du Léon
que la jeune princesse cessa même de com-
prendre ce qui se passait en elle; une seule
pensée prédominait: Désormais, personne n'o-
sera me gêner.
La princesse, démontée, ne répliquait rien.
— Alors! Partons! dit-elle naïvement.
Génia, nerveusement, se mit à rire.
— Oui, oui, partons comme deux bonnes
amies. Mais auparavant je veux m'amuser...
Cela va être très gai!...
Elle prit Anna Alexandrovna par le bras et
la fit monter avec elle. La princesse n'osait
résister, elle avait peur de sa fille!...
La jeune princesse tira violemment la son-
nette de l'appartement du Léon.
— Faites venir Monsieur ici, dit-elle à la
bonne en piétinant sur place, toute émue, pour
un instant.
Gutchtal sortit. En les voyant toutes les
deux, il se déconcerta, effaré.
— Ah! c'est vous... Entrez, entrez, balbutia-
t-il, pâle, devantant que la princesse avait ren-
contré Génia dans l'escalier.
— Non, nous n'entrerons pas, répondit Génia
en riant, nous vous prions seulement de nous
regarder bien attentivement, vous nous voyez
pour la dernière fois.
— Elle lui éclata de rire au nez et descendit en
entraînant Anna Alexandrovna.
— Maintenant, souvenez-vous, dit-elle en
bas, dans l'entrée, je me tirai, mais vous ne
me contrariez en rien. Je suis contente, très
contente! Revenons ensemble, nous dirons que
nous sommes allées... ou vous voudrez... C'est
votre affaire d'inventer une explication con-
venable... Moi, cela m'ennuie. Ne vous inquié-

Déménagez-vous?



Si vous déménagez cette
saison n'oubliez pas
de nous donner au moins
deux jours d'avance pour
que nous puissions dé-
ménager votre téléphone
en même temps que vous.
Passez à nos bureaux
aujourd'hui et signez l'or-
dre de déménagement.

CUMBERLAND TELEPHONE ET
TÉLÉGRAPH COMPANY, Inc.
sept 16 17 18 20

Ici, des jeunes filles vont de
porte en porte pour nous offrir
encore des médailles.

Tout à l'heure, le capitaine
nous a lu un ordre du jour du
général de division. Nous étions
formés en carré, au port d'armes,
baïonnette au canon. Il a lu
d'une voix forte, émue. L'ordre
se terminait par ces mots: "Dieu
protège la France!"
Quand la voix du capitaine
s'est tue, les soldats, oubliant
qu'ils étaient au port d'armes, ont
crié: "Vive la France!"
Et les paysans qui écoutaient
ont applaudi.

Nos amis les Belges.

Charleville, 24 août.—De nom-
breux habitants de Tannies,
Chatelet et Fosse, près de Char-
leville, craignant de subir les atroci-
tés allemandes, ont abandonné
leur villages et se sont réfugiés
en France. Plus de 400 personnes
sont arrivées hier à Charleville
où la mairie et le commissariat
de police se sont hâtés de les
faire héberger. De nombreux
habitants offrent, avec empres-
sment, le gîte aux malheureux ex-
ilés belges.

WEAR THE ROBERT
See me when you buy your
H. J. ROBERT
OFFICIER SPÉCIALISTE
284-287 rue Carondelet Phone Main 4670
722-428

LE METHODE BERLITZ
Nous commençons des classes de
Français spéciales pour enfants, de-
puis le 15 juillet.
Classes pour commençants et étu-
diants avancés, littérature et his-
toire.
Aussi, leçons de conversation pour
adultes, 3 fois par semaine.
Nous garantissons que nos élèves
obtiennent l'accent le plus pur.
Visitez-nous, écrivez ou télé-
phonnez.

The International School
of Languages
"Original Berlitz Method"
1923 Maison Blanche. TEL. Main 2091.
5 Juin-11 au-merc-ven-dim

Fouilleton de l'Abeille de la Nouvelle-Orléans

No. 28 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE
PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

Elle ne se rappelait pas comment et quand le
ténor l'avait embrassée pour la première fois,
elle ne savait pas comment elle en était arrivée
à aller chez lui... Tout cela s'était accompli
très vite, sans réflexion; et elle ne regrettrait
rien, au contraire, elle voulait aller encore une
fois chez lui. Ce qui l'entourait avait cessé de
lui plaire, sans qu'elle sût pourquoi. Serge
ressemblait presque la même chose à l'époque de
ses continuelles débauches. Il paraissait à Gé-
nia que, dans tout le passé, elle n'avait pas
vu, mais végéta ridiculement. Les visages
connus lui semblaient sans vie. Tous ces of-
ficiers de la garde, tous ces lycéens n'étaient
absolument rien en elle; elle s'ennuyait
avec eux. Ils ne savaient même pas lui faire
entendre qu'elle était belle. Est-il possible
qu'ils ne le remarquaient pas? Ils ne savaient
que parler du temps, du dernier spectacle, de
la soirée chez la comtesse une

seul, savait lui pénétrer jusqu'à l'âme d'un seul
regard, troubler son cœur pour toute une
journée par un simple mot prononcé inopiné-
ment.

— On ne vit pas autour de moi, mais tous
sont figés dans des poses convenables, se fa-
çait Génia. Je ne peux vivre ainsi.

Elle rêvait, comme dans une série de mi-
rages, à une vie exubérante, pleine de gaieté,
de bruit, de folles chansons. Une protestation
s'élevait dans son esprit: rassasiée d'une ex-
treme, elle réclamait l'autre. L'avenir qui l'at-
tendait lui était indifférent, pourvu que ce ne
fut pas cette vie inerte et morte.

Elle restait des heures entières à la fenêtre,
regardait dans la rue, comme si elle cherchait
quelque chose de nouveau, le regard mysté-
rieux, la poitrine soulevée, les narines frémissantes.
Le tempérament de sa mère se mani-
festait en elle, mais avec un caractère plus
franc.

Tout le monde, autour d'elle, l'ennuyait. Sa
mère qui ne se rappelait pas qu'elle était mère;
son père, qui devenait chaque jour plus insig-
nifiant; miss Lidl, desséchée de corps et
d'âme; Varia et Serge qui s'aimaient... Tout le
monde l'ennuyait. Elle voulait leur échapper,
avide d'extraordinaire, de nouveau.

Les mots d'amour, les notes lascives d'une
chanson passionnée, les enlacement étroits,
les baisers brûlants, la course rapide, le rire
sonore, la vie sans soucis, affranchie des obli-
gation, des convenances, voilà à quoi songeait
Génia en regardant dans la rue.

Il n'est pas possible que tout le monde vive
comme je vis! pensait-elle, frémissante; on
mourrait d'ennui. Aller chez Alexandre Ja-
covlevitch! C'est gai avec lui...
Elle ne voulait pas s'échapper, comme la
dernière fois, pour aller chez lui. C'était

Gutchtal qui le lui avait conseillé... Ce jour-
là, cela lui avait réussi; mais à présent, Miss
Lidl serait prudente... Il y avait moins de
monde dans les rues... Il serait difficile de se
cacher... Comment faire?

— J'irai seule, décida Génia, l'audace con-
quiert les villes. Qui sait, personne peut-
être ne le remarquera... Elle regarda la pen-
dente; il était entre deux et trois heures. — Su-
rement, il est chez lui. Serge et Varia ne re-
marqueraient pas mon départ, ils ne font que se
regarder, Miss Lidl est partie se promener avec
Nadia. Maman est allée je ne sais où. Il n'y
a pas à tarder.

La jeune princesse s'habilla rapidement...
Si l'on m'interroge, je dirai que je suis allée
chez les Tcharginine pensa-t-elle, personne ne
me contrôlera. Et puis, je peux revenir avant
tout le monde.

Dans la rue, elle prit une voiture et, cou-
verte d'un voile épais, partit chez Alexandre
Jacovlevitch.

— Au moins, se dit-elle, je ne m'ennuierai
pas pendant quelques instants.
Elle pressait le cocher: "Plus vite! Je vous
donnerai un pourboire..."

Par précaution, elle descendit à quelques
pas de l'entrée de la maison où demeurait le
ténor. Enfin! pensa-t-elle, en montant l'es-
calier.

Tout à coup elle s'arrêta: là-haut grainait
une porte; quel'un dit "au revoir", et un
bruit de baiser se fit entendre.

Elles poussèrent toutes deux un cri d'éton-
nement et furent affreusement troublées. La
princesse, pâle, tremblait d'indignation, devin-
ant la vérité. Génia s'appuya à la rampe
avec un battement de cœur insupportable.
Anna Alexandrovna se remit la première.

— Où vas-tu? demanda-t-elle, en suffoquant.
d'un ton de menace.
— Un vous, d'où venez-vous? riposta la jeune
princesse avec insolence.

Elles restèrent là, se regardant dans les yeux,
avec colère. Génia avait deviné, elle aussi
elle était saisie, mais décidée à ne point battre
en retraite.

— Retourne à la maison! cria la princesse,
et elle la prit par le bras.
Génia se dégagea d'un mouvement brusque.
— Ne me touchez pas, dit-elle, d'une voix
sourde; vous n'avez plus le droit... Vous
comprenez, n'est-ce pas? Chacune de nous
sait ce que l'autre vient faire ici!

— Vaine enfant!
Anna Alexandrovna leva la main.
— Si vous me frappez, dit Génia, vous vous
en repentirez éternellement. Si vous étiez
venue ici une heure plus tard, je serais entre
vos mains, parce que vous ne feriez que mon-
ter, et c'est moi qui serais sortie de là. Vous
auriez pu dire que vous m'aviez suivie, et que
vous n'étiez venue que pour cela, n'est-ce pas?

A présent, je puis dire que c'est moi qui vous
ai suivie. Vous êtes entre mes mains. Je
suis libre. Je ferai ce que je veux. Vous
comprenez, n'est-ce pas? Chacune de nous
sait ce que l'autre vient faire ici!

— Elle parlait d'une voix saccadée, qui montait
à l'extrême.